

REVUE de PRESSE



**THÉÂTRE
ALCHIMIC**
2012 – 2013

Réservation
022 301 68 38
www.alchimic.ch

Location
Service culturel
Migros Genève

16.4–5.5
2013

Une pièce de
Matjaz Zupancic

Mise en scène
Véronique Ros de la Grange

Avec
Jacques Michel
Ninon Fachard
Richard Vogelsberger
Jean Aloïs Belbachir

Son
Alain Lamarche

Lumière
Nicolas Faucheux

Scénographie
Florence Magni

Compagnie
OÙ SOMMES-NOUS

VLADIMIR

Hybrides & Compagnie Paris / Compagnie OÙ SOMMES-NOUS Genève

+ 33 9 67 76 65 78/ + 41 76 395 34 35

compagniehybrides@gmail.com/ jac8@perso.ch

VLADIMIR

PERSONNAGES:

VLADIMIR, 60 ans, ancien gardien de nuit

MAŠA, 20 ans, étudiante,

ALEŠ, 21 ans, au chômage pour le moment,

MIKI, 20 ans, étudiant

Lieu : un appartement. *Époque* : de nos jours.

Vladimir, 60 ans, ancien gardien de nuit, débarque comme colocataire chez trois jeunes gens d'une vingtaine d'années. Protecteur et amoureux de l'ordre, Vladimir prend imperceptiblement le pouvoir et dans une volonté de remise à l'ordre moral, il sème la terreur. Un fait divers à suspens où la violence insidieuse mène fatalement à l'irréversible.

théâtre alchimic

Vladimir : autopsie d'une manipulation

La Compagnie "Où sommes-nous" présentera, du 16 avril au 5 mai *Vladimir*, une œuvre du Slovène Matjaz Zupancic, jamais traduite en français. Cette histoire confronte trois jeunes de 20 ans à leur nouveau colocataire, un homme âgé de 60 ans. Insidieusement, ce dernier prend le pouvoir, par le biais de manipulations, jusqu'à atteindre une situation extrême. Rencontre avec Véronique Ros de la Grange, la dynamique metteuse en scène de cette pièce de théâtre.

Comment êtes-vous tombée sur le texte de *Vladimir*, une œuvre non éditée en français ?

Jacques Michel, qui joue Vladimir et qui dirige la compagnie "Où sommes-nous" avec moi, était lecteur pour une maison d'édition parisienne, spécialisée dans les traductions et les éditions de textes d'Europe orientale. A cette occasion, il a eu l'opportunité de parcourir un grand nombre d'œuvres et m'a fait partager les plus intéressantes. C'est ainsi que je suis tombée sur *Vladimir* en 2009-2010. Cette histoire m'a tout de suite séduite. Nous avons aussi travaillé ensemble sur *Le Balkabazar*, un montage de textes issus des Balkans. Pour cette occasion, il n'était pas envisageable d'exploiter cette pièce, car il n'est pas possible d'en tirer un extrait. C'est pourquoi, l'idée d'en faire un spectacle s'est naturellement imposée.

D'où vous vient cette passion pour l'Europe orientale ?

Les textes produits par cette région sont des écritures engagées, insolentes, libres, violentes, et en même temps drôles. Ils sont très lâchés et utilisent la fragmentation de la pensée. Il y a aussi une certaine confrontation Orient/Occident. Ils dégagent un souffle et une énergie qui me correspondent pleinement. Leurs sujets sont très universels et n'ont rien de folkloriques. J'ai eu cette phase balkanique avec, tout d'abord en 2006, une interprétation en Serbie dans la pièce mise en scène par Laurence Calame *Troilus et Cressida*, puis le travail de lecture pour *Le Balkabazar* et enfin la découverte de



Véronique Ros de la Grange

Vladimir. C'était un peu comme une flèche qui m'indiquait la direction à prendre. Même si, en soi, *Vladimir* est moins typiquement balkanique que d'autres œuvres.

Dans la pièce, Vladimir qui a 60 ans, et confronté à trois jeunes de 20 ans. Assistez-vous à un vrai choc des générations ?

En Slovénie, selon moi, il y a une résonance entre l'ancien et le nouveau régime. Ce peuple est passé de la tyrannie communiste à la tyrannie capitaliste en très peu de temps. C'est un choc idéologique. Et je pense que ceci est très

présent dans leur société. Dans la pièce, la politique est absente. Les jeunes n'ont pas de revendication, ils se font embarquer. C'est une histoire qui pourrait prendre place n'importe où.

Vous avez choisi de mettre un ring sur scène, est-ce pour symboliser la violence ?

La scène sera en effet constituée d'un espace carré en forme de ring. Le public sera disposé tout autour de façon arbitraire. Il sera très proche des acteurs, un peu à la manière de témoins derrière une vitre sans teint. En somme, il observera les mécanismes des relations humaines comme dans un laboratoire. Il sera témoin d'une tranche de vie dans laquelle se joue un drame.

Quel est le ton de la pièce ?

C'est un thriller rempli de suspens avec aussi des moments comiques. Il ne s'agit pas d'un drame, mais plutôt d'une tragédie. Le personnage de Vladimir est excessif et ironique, alors que les jeunes sont sympathiques. Petit à petit, une ambiance de malaise se met en place et le spectateur découvre, par le biais des personnages, ses propres travers.

A la base, vous êtes chorégraphe, cela se ressent-il dans votre mise en scène ?

Dans la chorégraphie, on est auteur de son univers, alors que dans la mise en scène, on doit travailler avec une écriture simple, narrative et à plat. C'est nouveau pour moi. Cependant, il s'agit d'une évolution naturelle. Je vis un moment dans lequel j'ai besoin d'être dans le langage. Je reste chorégraphe, cela se voit dans ma mise en scène et dans mes spectacles énergiques. Je suis sensible aux corps en scène, à l'espace et aux présences. L'instrument de l'acteur vibre. J'ai appris de la danse que la

perception peut être modifiée pour un changement de position d'un millimètre.

*Propos recueillis par
Julie Bauer*

Du 16 avril au 5 mai 2013 : *Vladimir* de Matjaz Zupancic, m.e.s. Véronique Ros de la Grange, Compagnie Où sommes-nous. Théâtre Alchimic, mar-jeu-ven à 20h30; mer-sam-dim à 19h, relâche lun (réservations : 022/301.68.38 / billetterie@alchimic.ch - loc. Service culturel Migros) www.alchimie.ch

Crime en colocation



Masa (Ninon Fachard) reçoit un cadeau de Vladimir (Jacques Michel) sous le regard de Miki (Jean-Aloïs Belbachir).

ISABELLE MEISTER

A l'Alchimic de Carouge, «Vladimir» de Matjaz Zupancic plonge le spectateur dans un thriller sur fond de conflit générationnel.

La scène, que le public cerne tous azimuts et à ras le sol, pourrait être une cuisine, la typique «salle commune» d'une cohabitation où se relaient lève-tôt et couche-tard. Quant à l'atmosphère, elle est franchement aux vanes et aux boutades d'éternels adolescents. Jusqu'au moment où, économies obligent, Ales, Masa et Miki accueillent, avec des humeurs partagées, un nouvel arrivant dans leur chaotique et sympathique colocation: un vieillard à l'air terne et dépaycé qui répond toujours aux maîtres mots de «Vladimir règle tout».

Rien d'étonnant jusque-là, si ce n'est que sous ses faux airs paternels, le bonhomme se révélera non seulement pas du tout désorienté, mais encore parfaitement malintentionné. Enfin, avec l'ombre d'un père absent et pour Ales une dette à régler, l'étau va se resserrer à jamais sur la jadis insouciant colocation.

Polar de théâtre

Ce serait là, sans trop en dévoiler, le moteur de l'intrigue de *Vladimir*, à l'affiche du Théâtre Alchimic à Carouge jusqu'au 5 mai. Une pièce qui valut en 1999 à l'auteur Matjaz Zupancic son premier Slavka Gruma (le prix Molière slovène). Car si en toile de fond se trouve bien la parabole d'un conflit générationnel aux accents œdipiens, voire une métaphore portée à son paroxysme d'une certaine «ostalgie» («nostalgie de l'Est» et de l'époque communiste), *Vladimir* se déploie avant tout tel un thriller scénique. Un polar de théâtre où la mécanique de l'amitié et l'alchimie du bonheur sont petit à petit broyées par les agissements du vieillard sournois.

A ce jeu-là, le joyeux tumulte du début laissera vite la place à la discipline et à l'ordre introduits par l'intrus. De demi-mots en soupçons, ce sera ensuite aux jalousies d'éclater au grand jour et à l'inséparable trio de se déchirer. La scène n'est dès lors plus qu'un froid huis clos. Et les vanes de sitcom auront cédé le pas à de plus glaçants et géométriques affrontements.

Politesse et bienséance d'abord. Puis la confrontation, peu embarrassée par l'usage d'un langage cru, qui brûlera tout sur son passage avant de déboucher sur une action fatale. Une progression où la parole a donc toujours son mot à dire. Jamais précipitée, souvent intrigante (les monologues-aveux faits au téléphone portable), celle-ci révèle au contraire admirablement les hésitations des personnages; témoignant de l'habileté de l'auteur à alterner les langages, à échafauder les tensions, comme à s'exprimer en usant de la répétition et du non-dit.

Parole reine

Et même davantage. Dans la mise en scène de Véronique Ros de la Grange, quand les actes deviendront inévitables, ce sera encore aux mots de s'en faire l'écho. Ainsi lors des dernières scènes, où de brèves descriptions verbales (didascalies) amplifient et ponctuent une action scénique aux allures figées de tableaux d'apologue. Choix ou nécessité, le poids de la parole n'en écrasera pas pour autant la tension dramatique, dévoilant au passage – et nous invitant à applaudir – l'abattage des quatre comédiens: Jacques Michel, Ninon Fachard, Jean-Aloïs Belbachir et Richard Vogelsberger.